

II
1307
L

L'avenir des études byzantines

Conférence donnée aux
„Amis de l'Université de Paris“

par

N. Iorga



BUCAREST
1933

25

L'avenir des études byzantines

Conférence donnée aux
„Amis de l'Université de Paris“

par

N. Iorga



BUCAREST

1933



L'avenir des études byzantines

— Conférence donnée aux „Amis de l'Université de Paris“ —

Mesdames,

Messieurs,

Il me serait bien difficile de répondre ainsi que je le devrais aux bonnes paroles que vient de m'adresser le plus illustre des représentants des études byzantines en ce moment, mais je trouverai le moyen de lui prouver combien nous l'apprécions tous, et je serai l'organe de l'opinion publique de tous les pays qui s'occupent d'histoire de Byzance en précisant un peu plus loin la place si large que, dans les études byzantines, tient son oeuvre, sa grande oeuvre, qui est en même temps, d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art,— ce qui est très rare.

Chaque fois que je trouve quelqu'un qui, — en ce qui le concerne, d'une façon aussi magistrale—, a eu le courage de prendre un sujet dans toute son intégralité, et de le présenter dans une forme littéraire aussi belle que celle qui distingue l'oeuvre de M. Diehl, mon dilettantisme, — qu'on m'a si souvent reproché — commence à prendre un peu de confiance en lui-même.

Je dois, d'abord, expliquer pourquoi, parmi tant de sujets qui se présentaient à mon esprit, j'ai choisi celui-ci.

D'abord, parce que je crois qu'en ce moment où tout change — et pas pour le mieux — dans tous les pays, et pas même d'une façon progressive et discrète, mais en rompant tout lien de continuité, lorsque tout le monde et dans tous les domaines veut être autre chose que ce qui était hier pour qu'une autre génération revienne — mais nous ne vivrons pas jusque là, pour avoir là satisfaction nécessaire — au point où nous étions, nous, qu'en ce moment de préoccupations économiques et financières, où les

esprits les plus faibles, qui sont les plus courageux, dictent aux esprits qui, étant un peu plus forts, ne peuvent pas avoir la même confiance en eux-mêmes, la science doit regarder un peu en elle-même.

Parce qu'elle doit se décider, ou bien à se renfermer dans un cercle très étroit de mandarins, — des mandarins qui se regardent, ne s'écoutent pas et qui ne s'apprécient pas, — ou bien la science doit faire autre chose: ouvrir les portes et les fenêtres. Si elle n'ouvre pas les portes et les fenêtres, elle restera très vénérable, mais elle sera en dehors de son époque et je ne crois pas que jamais on ait fait une bonne oeuvre en restant en dehors des courants qui dominent une époque.

Ce n'est pas la Science, la Littérature ou l'Art qui changeront facilement ce qu'est une époque, mais bien l'époque elle-même doit être comprise et servie — il faut employer ce terme, il n'y en a pas d'autre, — par ceux qui représentent la Science, la Littérature et l'Art.

Nous vivons pour notre idéal, pour le but que nous nous sommes choisi, mais aussi pour les hommes au milieu desquels nous sommes, et, si nous oublions cela, alors nous végétons et finissons par périr au milieu d'un isolement que nous avons voulu par vanité, par fierté et par esprit de traditionalisme, par incapacité d'innover.

La science de Byzance, comme toutes les autres, si elle veut vivre, si elle n'entend pas s'enfermer dans des livres qui ne seront pas plus lus et compris que bien des livres qui les ont précédés, doit faire ce que doivent faire toutes les sciences, tous les domaines de l'esprit à une époque où une société nerveuse attend tout autre chose qu'auparavant, c'est-à-dire faire, ou bien oeuvre pratique, ou bien oeuvre de vie.

Si une science, si un genre littéraire, si une direction de l'art ne fait ni oeuvre pratique, ni oeuvre de vie, s'il n'y a pas l'âme humaine dedans, c'est du temps perdu par des intelligences qui, malheureusement pour elles, malheureusement pour la société laissant leur science à la disposition des pires parmi les compilateurs, ceux que tout le monde comprend même avant de les avoir lus.

Les études byzantines aussi seront abandonnées, totalement abandonnées, si on continue à faire ce que, dans un grand pays

qui a donné tant pour ces études, en Allemagne, on fait presque exclusivement depuis plusieurs dizaines d'années, c'est-à-dire d'excellentes études de philologie, de vocabulaire, de syntaxe, des analyses de manuscrits qu'on coud ensemble, dans des revues qu'on feuillette pour arriver aux comptes-rendus, et, comme les comptes-rendus sont sur des ouvrages qui, pour la plupart, ont la même qualité, on passe par-dessus les comptes-rendus.

„Chinoiser“ de cette façon l'histoire d'un millenium, comprenant le Sud-Est de l'Europe, toute l'Asie occidentale, des régions entières de l'Afrique, la Méditerranée entière, avec des courants qui se sont étendus jusqu'au bout de l'Occident, jusqu'à l'Irlande avec ses attaches au monde grec et byzantin, ou ces royaumes anglo-saxons dont les rois s'appelaient des *basileis*, traiter de cette façon tant de vie humaine, si variée, si pleine de couleur, si active dans tous les domaines, et, parfois même, créatrice, c'est vraiment pitié,— il faut employer ce terme—, pitié pour le sujet aussi.

Et, avant d'arriver à cet avenir des Études Byzantines, que des écrivains et des hommes de science comme M. Diehl ont prévu — seulement en d'autres pays, après eux, il y a eu autre chose, —, avant de risquer ces prophéties d'avenir, présentant, très modestement, des directions qu'on pourrait suivre, qu'on me permette de rappeler les phases, bien différentes entre elles et toujours en rapport avec la vie générale de la société, par lesquelles ces études ont passé depuis le XVII-e siècle jusqu'à notre époque.

I.

D'abord, on s'en est occupé en France, mais pas pour Byzance, mais pour les souvenirs français dans ce qu'a été l'Empire latin de Constantinople. Bien peu de chose en lui-même, mais, à côté de l'Empire latin de Constantinople, Empire français de domination et vénitien de direction religieuse, il y avait aussi les provinces, où le souvenir français reste jusqu' aujourd'hui.

Il y avait, jadis, la tour franque d'Athènes, et l'on a très mal agi en la faisant disparaître. Si c'est un acte de courage, je l'ai eu au Congrès d'Athènes, en rappelant aux Grecs qui étaient présents que cette tour aurait pu subsister comme un souvenir d'un passé de vaillance et d'esprit chevaleresque, qui ne gênait pas autant que certaine construction moderne, un grand palais de Justice qui pourrait cacher un peu la vue du Parthénon.

C'est pour les dominateurs latins français de Constantinople que, de l'époque d'un Gyllius jusqu'à celle de Ducange, on a commencé à parler de Byzance et à s'occuper des témoignages importants, malheureusement pas aussi nombreux que nous le désirerions, surtout en fait de documents d'archives, car la plupart ont disparus, que Byzance nous a laissés.

Et puis, après cette époque française, il y a une époque anglaise, qu'on peut résumer dans l'oeuvre de Gibbon. Or, celle-ci n'a rien à faire, ni avec Byzance en elle-même, ni avec l'Empire latin de Constantinople. Les Anglais n'avaient aucun motif sentimental pour penser à Baudouin de Flandre, et Byzance, comme création romaine, les intéressait seulement jusqu'à un certain point. Mais ce qui a déterminé Gibbon à présenter „l'histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain“ était autre chose.

Dans un siècle où on combattait contre la tyrannie, où toute autorité paraissait un peu tyrannique, de même que toute croyance était interprétée comme une superstition malfaisante, dans

ce siècle philosophique, on a voulu décrire Byzance pour montrer ce qu'une si large partie de l'humanité a souffert de l'existence d'un Empire qui n'avait pas de parlement, ni d'élections, que dans un certain domaine et dans un certain sens. Comme il n'y avait donc pas à Byzance d'assemblée réglant, si on peut employer ce terme, la vie de la société, on lui accordait, avec beaucoup de charité et de magnanimité, tous les vices possibles, et surtout ceux qui sont les plus intéressants, et qui, à ce qu'il paraît, étaient confinés seulement là, aucune autre région du monde ne les ayant connus. Ainsi Gibbon a voulu faire, d'abord, une oeuvre de prédication pour la liberté nouvelle qui devait surgir et apporter à l'humanité tous les bienfaits dont elle jouit jusqu'à ce moment. Et, de l'autre côté, on prêchait aux âmes qui n'étaient pas assez vertueuses, mais devaient le devenir en lisant l'Histoire de l'Empire Byzantin une leçon de morale comme serait celle-ci : „Si vous êtes empereur, roi, prince, ne faites jamais comme les empereurs byzantins. Si vous voulez être ministre, n'arrivez jamais au pouvoir par les voies qu'ont employées les ministres des empereurs byzantins, ce qui ne s'est jamais vu que là, à Byzance. Et, si, en dehors de cela, vous voulez conserver un peu d'estime dans les âmes de vos contemporains, n'allez pas suivre ces exemples détestables de Byzance, qui mérite d'être traitée comme elle l'est à cause de cette vie réprobable que je suis en train de vous exposer.“

S'il s'agit de choisir entre la manière de Ducange et la manière de Gibbon, je préfère, et nous préférons tous, celle, un peu archéologique, sans grand horizon, mais d'une grande précision, d'une parfaite honnêteté et d'un peu de sympathie, qui ne nuit jamais à la science de Ducange. On croit, il est vrai, que, en fait de science, il faut regarder son sujet avec un esprit d'indifférence sinon de mépris et même de haine, et alors on est objectif, tandis que, si on aime un peu son sujet, on est exposé à en changer un peu les lignes et à en fausser le caractère, ce qui est absolument condamnable. Encore une fois, je préfère, comme tout le monde, la façon, archéologique de Ducange à l'autre façon, „philosophique“, critique, mais dénigrante et, donc, un peu falsifiante, de Gibbon.

Au commencement du XIX^e siècle, il y a eu une autre manière. La Révolution grecque s'est produite, et on mêla ensem-

ble (ce qu'on ne doit jamais faire, puisqu'il s'agit de choses tout à fait différentes) l'ancien Empire byzantin et les aspirations vers une liberté qui leur était, sans doute, due, des Grecs modernes. Comme on partait vers la Grèce, pour y combattre contre les Turcs et contre les Égyptiens d'Ibrahim, parce que les Grecs de 1821 représentent les anciens Hellènes; on croyait servir la cause de cette liberté hellénique en s'occupant un peu de Byzance, en publiant des sources en rapport, au moins en ce qui concerne la langue, avec l'hellénisme ancien.

Et, au moment où, en France, on faisait l'oeuvre, si honnête et si profitable jusqu'aujourd'hui, étant présentée d'une façon sympathique et modeste, de Boissonade, en Allemagne, sous la direction de Niebuhr, plutôt philologue qu'historien dans le sens actuel du mot, on s'est mis à rassembler tous les historiens byzantins en copiant l'édition, faite avec beaucoup de soin et présentée avec un luxe imposant par les éditeurs de Venise, de ces mêmes écrivains. La collection de Bonn, sauf quelques volumes, — on le reconnaît maintenant —, pèche par plus d'un point : des manuscrits qui n'ont pas été considérés, une critique qui est, pour la plupart, défectueuse, un texte publié parfois à l'aventure, une traduction qui est dans un latin parfois moins intelligible que le texte grec et faite, probablement, pour les personnes qui ne savent ni le grec ni le latin et qui finissent par ne rien comprendre ni au haut, ni au bas des pages. Elle est imprimée, avec cela, d'une façon épouvantable. Il y a eu en effet de pareils procédés de l'imprimerie allemande qui ont duré jusque vers 1850, mais l'Allemagne s'est reprise ensuite. On en a agi, du reste, de la même façon pour publier, dans l'„Encyclopédie“ sur papier buvard de Ersch et Gruber un très beau livre, très riche en fait d'informations, énormément vaste, mais un peu confus, parce que celui qui l'a fait s'est embrouillé plus d'une fois dans ses fiches, celui de Hopf, „Histoire de la Grèce au moyen-âge“.

Hopf ne peut pas être considéré comme un byzantinologue. Ce qui préoccupait avant tout cet homme d'une patience à toute épreuve, que les lecteurs doivent partager ultérieurement, était de réunir des documents sur l'histoire de la domination latine en Orient, de sorte que Byzance passe un peu à côté, avec

toutes ses provinces, avec toute sa vie intérieure, avec tout son vrai sens.

Puis, le romantisme est venu. Pour lui Byzance, avec les récits de ses historiens concernant ses crimes, sa vie un peu facile, d'un vice à portes ouvertes, dut attirer, et on s'en occupa avec intérêt sans penser que tout cela tient uniquement à Constantinople, parce que les provinces vivaient d'une autre vie.

Jusqu'aujourd'hui, les anciennes provinces de l'Empire byzantin se distinguent par une bonne vie de famille ; on le voit en Macédoine, on le voit dans les provinces albanaises et grecques. Les sentiments entre les membres de la famille sont exquis, l'autorité du père, de la mère de famille restent les bases d'une morale qu'on est en train de balayer, malheureusement pour l'avenir de l'humanité. Mais on confondait alors, volontiers, Constantinople dans l'histoire de la capitale l'histoire d'un certain milieu de cette capitale, et, dans ce milieu, telle habitation de l'empereur ; le reste préoccupait très peu.

On s'est jeté sur cette proie facile des scènes impressionnantes, à présenter. Il y a eu ainsi une époque de dilettantisme romantique, de littérature facile et brillante autour des sujets byzantins qui menaçait de compromettre ces études.

Une école française s'est fondée alors et vous me pardonnerez, cher collègue Diehl, de dire qu'elle vient de vous et qu'elle se résume, en grande partie, en vous et en vos élèves, qui, suivant vos méthodes, ont dû prendre de vous aussi un souci de la forme littéraire que chacun maîtrise selon ses moyens, et vos moyens à vous ont été et sont très grands.

Ici, en France, Rambaud a passé ensuite à l'histoire de la Russie, avec les mêmes préoccupations romantiques. M. Diehl aime beaucoup Rambaud, — nous l'aimons tous — et il a écrit une belle préface sur un livre un peu oublié de son prédécesseur. La place que tient Rambaud dans le développement de l'historiographie française est si grande, et ce n'est pas moi qui pourrais, venant d'où je viens et ayant les sentiments que j'ai qui pourrais en médire ; mais il faut bien dire que Rambaud appartient un peu à l'histoire romantique, c'est-à-dire que les institutions de Byzance, l'action militaire de Byzance, la civilisation byzantine dans ce qu'elle a de plus profond l'intéressaient, sans doute, mais, représentant l'époque de Constantin le Porphyrogénète et certains

moments du développement ultérieur de Byzance, la chose à laquelle il pensait avant tout était ces grands tableaux très colorés de la vie byzantine.

Il n'y avait en lui, ceci est certain, rien d'un archéologue et rien d'un philologue ; il était historien, et il était aussi littérateur, dans le meilleur sens du mot. Il a pu nous donner des pages inoubliables, au-dessous desquelles il fallut mettre, parfois des notes, comme cela arrivera avec presque tout ce que nous écrivons : lorsqu'on est encore utile, on réédite le texte et on ajoute des notes qui le contredisent ; lorsqu'on ne l'est pas, on ne réédite pas ou on critique une oeuvre qui, comme toutes les oeuvres humaines, est en rapport avec les possibilités et les directions d'une certaine époque.

De sorte que ceux qui seraient disposés à considérer l'école française comme ayant un seul caractère, passant de Rambaud à M. Diehl, se tromperaient. M. Diehl a, sans doute, tout ce qu'il faut pour présenter un sujet de la façon la meilleure, alors que, si le romantique a pu le faire aussi, après lui il y a les scrupules de l'historien qui travaille d'après les méthodes d'aujourd'hui. M. Diehl a commencé par des études classiques ; il a été archéologue, il l'est encore ; il est historien de l'art, — et voici ce qui ne se trouve pas chez l'ancien historien, qui prend la large voie bordée de fleurs et d'arbres, où chantent tous les oiseaux du romantisme, pour présenter autre chose que ce qui est la vérité historique, qui, elle, doit être très bien vêtue de littérature, mais n'est pas la littérature en elle-même. Car elle dépasse certainement, par son but et par ses scrupules, la littérature, telle qu'on la comprend habituellement.

Seulement, à côté de l'école française, il y en a eu d'autres aussi. Ce mouvement vers les études byzantines a pris des chemins d'à côté, qui ne ressemblent pas à la grande voie que l'École française avait ouverte, vers 1890.

Il ne s'agit pas de l'école anglaise, qui part de Gibbon, ou plutôt de Bury, qui a refait l'oeuvre de Gibbon, présentant d'une façon qui permet aux lecteurs de s'informer sur tout ce qui a été redressé et ajouté aux connaissances antérieures. Cette oeuvre, d'auteur et d'éditeur, de Bury, occupe une très large place dans le développement des études byzantines d'aujourd'hui. Il n'y a pas d'année pendant laquelle ne paraissent des livres anglais de

tout premier ordre. Ainsi, tout récemment, les deux volumes d'un jeune historien, M. Runciman, pas trop aimable pour ses prédécesseurs, — mais cela arrive lorsqu'on a un certain âge, et, comme il y a une justice immanente, je viens de lire un compte-rendu rédigé par un honorable érudit bulgare, très acariâtre, M. Moutaftchiev, sur le livre de M. Runciman, qui permettrait à celui-ci de s'apercevoir lui-même qu'il faut un peu s'entre-pardonner.

Cette école est une très grande école. L'histoire de Byzance a été entreprise, du reste, deux fois par Bury, et la seconde forme est encore meilleure que la première. On ne peut pas passer sous silence non plus toute la part que Bury et ses élèves ont prise à la rédaction de la partie orientale de l'Histoire du moyen-âge de Cambridge, la „Cambridge Mediaeval History“. Tout cela doit être placé en première ligne des progrès réalisés à notre époque par les études byzantines.

Je dois ajouter encore quelque chose. En Angleterre, on prend Byzance encore dans son ensemble. On ne s'arrêterait pas sur la description d'un manuscrit pour revenir un an après et parler d'un autre manuscrit qu'on a découvert, ou faire la liste des éléments de vocabulaire qu'on a consignés dans ses fiches et en faire un article de revue. Car on croit trop facilement, à notre époque, que tout ce qui n'est pas fini doit être article de revue, alors que ce qui arrive à être un ensemble peut devenir un livre.

Non, en Angleterre, on prend un grand sujet, on passe des années à recueillir l'information, qui est toujours très riche, et, après cela, employant une forme qu'on ne dédaigne pas parce qu'elle est littéraire, on donne de très beaux livres.

Mais, à côté de cette direction, il y en a une autre, que l'Allemagne a affectionnée pendant plus d'un demi-siècle. Sans doute, si des philologues éminents s'occupent des monuments de la littérature byzantine, ce qu'ils font est utile à la science et il faut leur être reconnaissant de l'oeuvre énorme qu'ils ont fournie pendant de longues années. Cette oeuvre, accomplie en Allemagne à partir de 1890-1900, est due, avant tout, à l'initiative de Karl Krumbacher, qui a publié ce livre admirable qui est le manuel d'„Histoire de la littérature byzantine“. Refaisant cette petite Histoire de Byzance, dont parlait, dans des termes si aimables, M. Diehl, pendant trois semaines je l'ai relue d'un bout à l'autre.



De fait, c'est d'abord, comme le demandait la collection dont elle fait partie, une bibliographie de la littérature byzantine. Elle contient quelques biographies, et, dans la seconde édition, on y a ajouté des éléments concernant la littérature religieuse, dus à un très grand savant, M. Ehrhard, qui vit encore, Krumbacher étant mort il y a une vingtaine d'années.

On y a attaché aussi une Histoire de Byzance, due à Gelzer, un Suisse, professeur en Allemagne. Quiconque connaît la vie de Gelzer sait que ce n'était pas un philologue dans le sens habituel du mot, mais un homme qui s'intéressait à tout, qui avait des goûts très curieux, s'étant initié à des langues orientales qui lui étaient nécessaires, mais pas tout à fait pour ce qu'il voulait faire. Il écrivait d'une très belle façon et aimait à mettre toujours en regard des choses anciennes de Byzance des événements contemporains. On pense bien que beaucoup d'érudits, qui ne permettent pas d'être littéraires si on veut être un savant honnête, s'offusquent un peu des comparaisons de Gelzer. Mais il avait, lui, une seule façon de vivre, de parler et d'écrire, ce qui est, je crois, la meilleure manière. Il écrivait donc d'une façon familière, comme pour des amis et des étudiants, et pas comme quelqu'un qui veut préparer un gros travail sur un sujet de philologie. Cette brève Histoire de Byzance aurait beaucoup gagné à être publiée séparément, comme un ouvrage destiné au grand public.

Dans le Manuel de Krumbacher, par lequel commence l'École de byzantinologie allemande, il y a donc trois choses tout à fait différentes : d'abord, des esquisses littéraires très bien faites par Krumbacher lui-même, homme qui, (en parlant de science et d'érudition, je ne sais pas s'il faut risquer le mot) avait du coeur. Si on lit ses dernières lettres, alors qu'il prévoyait la mort et la sentait proche, on se rend compte combien il avait de coeur et, lorsqu'il traita de ces écrivains byzantins qui ne sont pas toujours sympathiques en eux-mêmes : des compilateurs, des auteurs de dictionnaires, de vocabulaires, de traités de théologie, et nous qui avons connu tant d'explications théologiques, nous n'aimons par revenir en arrière pour les reprendre une à une, il a fallu vraiment un esprit comme celui de Krumbacher pour que, avec un sujet comme celui-là, on arrive à bien caractériser, à être parfois intéressant. Il y a de la vraie histoire littéraire devant cette



bibliographie énorme qu'on veut refaire maintenant, et il sera bien difficile de faire entrer tout cela dans un seul volume.

M. Ehrhard, de son côté, ne s'arrête pas à des qualités de forme chez les théologiens, alors que, à côté, il y a cette excellente Histoire byzantine, rédigée par Gelzer.

L'école de Krumbacher a continué par Heisenberg.

Heisenberg, qui vient de mourir, était un des chefs de la byzantinologie contemporaine, collègue très sympathique dont nous déplorons tous la perte,—et j'ai cherché à sauver sa bibliothèque en entier : elle se trouve maintenant à Bucarest, dans mon Institut pour l'étude du Sud-Est de l'Europe,—excellent camarade, comme nous nous en sommes aperçus pendant le dernier Congrès d'Études Byzantines où il a eu l'esprit et le bon goût, en parlant des études byzantines en France, de rendre hommage à l'école française.

Mais il n'était pas historien, et la Revue Byzantine, la „Byzantinische Zeitschrift“, commencée par Krumbacher, passant sous sa direction, est devenue encore plus, en première ligne, un répertoire d'études philologiques. Ceci non sans inviter des savants étrangers, qui n'étaient pas du clan, et M. Diehl lui-même y a collaboré avec plusieurs articles : on peut dire que, parmi nous, il n'y a presque personne qui ne l'eût fait. Après la guerre, cela a été plus difficile. Certaines personnes se sont rendues plus facilement à rentrer parmi les collaborateurs de la „Byzantinische“, d'autres ont mis du temps à rentrer au bercail de la science internationale consacrée à Byzance.

Mais, avant tout, il y avait cette préoccupation philologique et toute une école s'est formée, composée, en grande partie, de professeurs de lycée, vivant dans de très petits centres, qui s'occupaient de tel écrivain byzantin, important ou non, mais toujours utile au point de vue du vocabulaire et des formes de la langue. De sorte que cette collaboration permanente d'un Maas, d'un Praechter, d'un Eduard Kurtz, qui, celui-ci, venait des provinces baltiques, s'est dirigée, non pas tant dans le sens de Krumbacher lui-même, que plutôt dans celui de Heisenberg.

J'ai dit que le grand désir de Krumbacher avait été de réunir tous les byzantinologues pour un grand travail d'ensemble rénovateur. Jusqu'aux Russes, qui étaient un peu plus loin, il a trouvé les collaborateurs qu'il désirait, mais, après quelque temps, cette unité de travail a été brisée. On a voulu, dans chaque

pays, avoir sa Revue d'Études Byzantines. En France seule on ne l'a pas fait; on y a été plus généreux, donnant la contribution française à toutes les entreprises de périodiques parus à l'étranger. Mais les Russes ont créé ensuite le „Vizantiiski Vrémennik“, énorme publication de caractère philologique, due à une école partant de Vassilievski surtout d'Ouspenski, et, pour l'archéologie, du regretté Kondakov. À côté, surgit une autre revue, celle de Regel, qui faisait concurrence, bien qu'une concurrence un peu maigre et d'une durée très courte. Et il y eut aussi une Revue de théologie qui s'occupait, avant tout, d'ouvrages qui tenaient à l'orthodoxie, car la Russie, héritière des traditions de Byzance en ce qui concerne la religion, croyait en avoir le droit, et, pour une large partie, ce droit, elle l'avait.

L'Italie viendra avec les „Studi bizantini e neoellenici“.

Il y a eu aussi des publications en Grèce. On y publie en ce moment, deux revues grecques: les „Hellénika“, revue bien rédigée, et une autre qui appartient à la Société des Etudes Byzantines d'Athènes. A Kadikieni les Assomptionnistes font à Byzance une large part dans leurs „Échos d'Orient“.

De sorte que, d'un côté, les études byzantines ont été dirigées, en Allemagne, vers la philologie, et de l'autre côté, l'unité, qu'on avait cru pouvoir réaliser, n'a pu être continuée.

Après le Congrès de Bucarest, nous avons créé, étant donnée la disparition des revues russes et les difficultés contre lesquelles luttait Heisenberg pour la sienne une revue de caractère plutôt français, mais rédigée sous la direction d'un savant belge d'une jeunesse et d'une énergie d'esprit tout à fait extraordinaires, d'une hardiesse à chercher les solutions nouvelles qui donnera, à l'avenir aussi, des pages nouvelles à l'Histoire de Byzance: il s'agit de M. Henri Grégoire. C'est le „Byzantion“.

Il se distingue des revues byzantines précédentes par le fait qu'ici, on fait beaucoup d'histoire, même de l'histoire littéraire, car, pour la première fois, on y trouve des pages, d'un savant russe, qui représentent la méthode de l'histoire littéraire appliquée à Byzance, dans le sens dans lequel nous entendons l'histoire littéraire pour les pays de l'Europe Centrale et de l'Europe Occidentale. C'est une revue très variée, qui ouvre déjà une voie nouvelle et à laquelle collaborent, en ce moment, en grande

partie, les savants russes aussi qui, avec le soviétisme dominant, ne peuvent publier à — je continue à dire „Pétrograd“ —, que des cahiers très maigres, auxquels on ne peut collaborer que dans certaines conditions et sous une surveillance qu'on dit ne pas exister, mais qu'on sent dans chaque page qui est publiée là-bas.

De sorte que le „Byzantion“ est arrivé à réunir, en ce moment, les savants français, les savants belges et une grande partie des savants russes; des contributions lui viennent un peu de partout, jusque de cette Amérique où les quelques travaux, parus dernièrement, sur l'histoire de Byzance, représentent un effort de documentation extraordinaire, une patience à établir les bases de l'ouvrage lui-même qui est admirable et une forme qui n'est pas inférieure à celle de la science anglaise.

II.

Maintenant, puisque nous sommes arrivés au moment où, après des critiques qui me sont venues, parfois malgré ma décision de ne pas les présenter, d'elles-mêmes, s'imposant comme elles s'imposent à tout esprit libre qui aime à dire sa pensée sans détours et en en prenant toute la responsabilité, je crois qu'on peut distinguer de quel côté les études byzantines devraient se diriger.

D'abord, nous n'avons pas, jusqu'ici, une collection, une bonne collection des sources narratives de l'histoire de Byzance. Tantôt on prend le Procope de Bonn, tantôt on recourt au Procope qui a été publié à Rome, parce que, s'occupant de la campagne d'Italie, a science italienne, qui s'honore d'un Festa et d'un Mercati, d'un Martini, est intéressée, historiquement, à une bonne édition de cet auteur, tantôt, on cite l'édition de Haury, Français d'origine, mais érudit allemand; tantôt on s'adresse pour Anne Comnène à la vieille édition, tantôt à la nouvelle, de Reifferscheid. De l'édition périmée de Georges le Moine on est réduit à se servir si on n'a pas sous la main celle d'un De Boor. Tantôt, c'est le texte de Bonn qu'on utilise pour l'Acropolite tantôt on recourt à l'édition de Heisenberg. Maintenant, en France aussi, il y a une nouvelle collection d'historiens byzantins, avec traduction. On s'adresse, donc, pour Psellos à la publication de Sathas ou bien à l'édition française. On sent bien la difficulté qu'il y a à recourir, pour chaque chapitre de l'histoire byzantine, à des éditions faites d'après un autre système et présentant la source d'un autre façon.

Depuis quelque temps, on a l'habitude de publier le texte grec sans aucune note et sans traduction. On s'est élevé contre les traductions en disant : Toute traduction est mauvaise, parce que l'homme a la coutume de recourir à ce qui est le plus commode, de sorte que, lorsqu'il trouve la traduction, il la lit seule sans remonter à la source.

Cela est tout à fait vrai. Pour ma part, je connais un jeune historien roumain qui a publié un gros travail destiné à prouver la chose, impossible, que les Roumains descendent des Gépides, alors que les Gépides occupaient seulement quelques villages du côté de la Tisa, sans être jamais entrés au milieu de la Dacie, qu'il n'y a pas un mot gépide dans le roumain et, quant à quelques fibules ainsi dites gépides qu'on a trouvées, elles permettent tout aussi peu d'en tirer des conclusions de conquêtes de la part des Gépides que, si on trouve quelque part un „made in Germany“, ceci puisse signifier qu'il y a eu là une forte population allemande. Or, voulant savoir si cet auteur, qui avait fait des citations occupant des dizaines de lignes en bas des pages (le nom est indifférent, et, du reste, il a reçu tant d'éloges pour ses théories, que je ne contribuerai pas à sa réclame ici, et ce soir), sait le grec, j'ai employé ma qualité de président d'une commission d'examen, dont il est sorti malgré moi conférencier de l'histoire des invasions barbares, pour lui faire confesser, bien malgré lui, qu'il travaillait uniquement sur la traduction latine de l'édition de Bonn.

La critique qui s'adresse à cette propension de l'esprit humain à ne pas trop se fatiguer à quelque chose de légitime, mais, cependant, si on pense à la difficulté des textes grecs, je crois que, dans la grande édition, réservée à ceux qui viennent après nous, de toutes les sources narratives byzantines, il faut qu'il y ait au moins des notes, sinon une traduction en latin. Je crois qu'il vaut mieux que chacun donne une traduction dans sa langue à lui, parce que, traduire dans une langue ancienne qu'on a apprise dans les livres, c'est toujours quelque chose d'approximatif et, donc, de très dangereux.

Ensuite, nous n'avons jusqu'ici aucune grande collection de documents concernant l'histoire de Byzance. Ils sont parsemés de tous côtés, et il faudra bien alors qu'on forme, à côté de l'édition nouvelle des historiens, un recueil des chartes byzantines. On y a pensé d'abord, puis, à la place de cela, on a eu la tâche imposée à un élève allemand de M. Heisenberg, celui qui sera, demain le chef de l'École d'Études Byzantines allemandes, M. Dölger.

Oeuvre d'ainsi-dites „regestes“, plus difficile qu'utile qu'il a entreprise, sans doute, avec des scrupules, mais qu'il a conduite

avec un esprit très laborieux et très patient. Or, après avoir lu les trois fascicules qui composent son répertoire, on peut demander, tout en en tirant profit, si l'éditeur n'aurait pas pu employer son temps précieux mieux qu'à rédiger ces résumés de „documents“, qui ne sont pas toujours des documents conservés.

Donc, publication des sources narratives, publication des documents, toujours avec des notes, avec des indications, avec des traductions, pour les chroniques.

Et, enfin, par-dessus les préoccupations de vocabulaire et de syntaxe, il y a dans la littérature byzantine quelque chose de vivant à découvrir. Car cette chose vivante est cachée sous toute espèce de formules prises dans des écrivains antérieurs, parfois dans des écrivains anciens. Il y a une croûte qu'il faut briser, et autre chose ensuite.

Le diamant tel qu'il est sur nos doigts n'est pas pris de cette façon dans la mine : il y a tout un travail à faire sur la gangue. Et ceux qui ont vu la pierre d'or savent que c'est, à l'apparence, un très vilain minéral : il n'y a que ceux qui sont habitués qui puissent la reconnaître ; il faut tout un travail de lavage pour arriver à recueillir quelques étincelles d'or. Pour la littérature byzantine, il faut se dire que c'est la même chose : le minéral est mauvais, parfois insupportable ; il y a des pages sur lesquelles il faut passer.

Pendant longtemps, j'ai essayé de lire en entier certains ouvrages de théologie. C'est tout à fait impossible ! Mais, là, au fond, il y a quelque chose de vivant. Et, puis, il ne s'agit pas seulement d'un renseignement historique : savoir quelque chose de plus sur la vie d'un homme, qui est toujours intéressante, mais même la vie d'un empereur à elle seule ne représente pas l'histoire. Il faut quelque chose à côté, quelque chose tout autour pour avoir la vraie histoire.

Mais il y a aussi l'interprétation que chaque époque donne à toute chose. Celui qui s'imagine que l'humanité pense de la même façon, sent de la même façon, qu'elle s'arrête sur les mêmes choses pour en tirer les mêmes conclusions, se trompe étrangement.

En plus, l'interprétation byzantine n'est pas la même d'une époque à l'autre.

Ceci est la chose intéressante, et, si on arrive, après avoir trituré

le minéral, après l'avoir lavé, après avoir recueilli ces parcelles et les avoir mises ensemble, si on arrive à trouver ce qui est vraiment utile, et pas seulement, pour des recherches de détail, alors on a fait l'oeuvre principale, la grande oeuvre qu'attend une autre génération.

Cette oeuvre demande deux choses très différentes, mais qu'il faut avoir en même temps. Étant donné l'état où en sont les études byzantines maintenant, il faut avoir la très grande patience du compulseur de manuscrits pour retirer de cette oeuvre le bon texte, celui sur lequel on peut se fonder, mais, après cela, ne pas s'arrêter et avoir le courage *d'humaniser* l'histoire de Byzance.

Lorsque, non seulement l'histoire de Byzance, mais toute histoire sera humanisée, au lieu de faire des livres pour des collègues qui ne les aiment pas, pour des étudiants qui les supportent, pour des bibliothécaires qui les rangent et pour un public qui les ignore, on sera entouré, comme l'étaient, jadis, les grands savants d'une autre époque, par la compréhension et la reconnaissance d'une société entière.



12
30
8
—
5 009

Imprimerie
„Datina Românească”
Vălenii-de-Munte

VENFIORAT
1987